

Isabelle Boccon-Gibod



Structure

« Quels liens entretiennent les membres d'une même famille, et comment l'image que nous renvoyons aux autres révèle-t-elle – ou occulte-t-elle – ces structures relationnelles? »

Daniel Mendelsohn

STRUCTURE

PHOTOGRAPHIES : ISABELLE BOCCON-GIBOD

TEXTE (INTRODUCTION) : DANIEL MENDELSON

DIRECTION ARTISTIQUE : VALÉRIE GAUTIER

BILINGUE FRANÇAIS-ANGLAIS

DESCRIPTION TECHNIQUE

Relié cartonné

24 x 30 cm, portrait

31 photographies

N&B

88 pages

Bandeau amovible

ISBN : 978-2-490952-05-2

Prix de vente : 59 € TTC

Diffusion : Les Belles Lettres

ÉVÉNEMENTS

- EXPOSITION GALERIE « LE SALON H », PARIS 6^e, EN MAI 2021

CYCLE DE CONFÉRENCES ET TABLES-RONDES

PLAN MÉDIA

PRESSE PHOTO ET PAGES CULTURE PRESSE GÉNÉRALISTE ET MAGAZINE

Le livre

Parmi les premiers usages qu'il est fait de la photographie dès son invention en 1839, il y a celui du portrait individuel, puis du portrait de famille, que l'on agence dans des albums-photo. La photographie, collectée et archivée, entre déjà dans la sphère de l'intimité : chacun ordonne à sa façon des images fragmentées de son existence et en compose un ensemble cohérent de sa **représentation visuelle**. Après ses précurseurs (le portrait miniature, les silhouettes, le physionotrace), le portrait photographique répond ainsi aux nouveaux besoins d'une classe bourgeoise urbaine émergente, laquelle, dans son besoin de **représentation sociale**, consacre l'essor du portrait photographique et des ateliers qui se développent en ville pour fournir en tirages photographiques cette forte demande. La singularité de la pratique naissante du médium réside aussi dans la **supériorité esthétique** de ces portraits : « La photographie, au seuil même de son développement, alors qu'elle avait une technique encore bien primitive, jouit d'un fini artistique exceptionnel (Gisèle Freund) ».

Aujourd'hui, comment la photographie peut-elle encore raconter le visible et l'invisible d'une sociologie familiale ? « En quoi les rôles que nous leur supposons trahissent-ils les réalités affectives et les complexités de la vie vécue ? », s'interroge Daniel Mandelsohn dans son introduction intitulée « Visages inconnus / Structures rédemptrices ».

Avec **Structure**, Isabelle Boccon-Gibod réinvente le portrait de famille pour mieux nous inciter à nous réinterroger, à l'heure du tout numérique et de l'image partagée, sur le cœur de la structure essentielle de nos sociétés : la famille. Sujet ô combien débattu aujourd'hui, quand il s'agit de légiférer sur la parentalité à l'aune des nouvelles technologies disponibles pour enfanter. Par la création de ce corpus d'images fixes en noir et blanc réalisées au grand format 13x18, la photographe réalise un véritable **travail anthropologique**, puisqu'il permet non plus de représenter, mais de mettre le sujet observé à distance, de l'objectiver. Que penser de ces visages qui semblent impassibles, de leurs postures, assises ou debout, figées par l'objectif, des regards hypnotiques ? Que se trame-t-il à l'intérieur de ces familles hors du cadre ? Par le choix radical d'un protocole de prises de vue méthodique et récurrent, chaque portrait de famille intrigue et incite à la réflexion.

Inspirée par le travail des époux Becher dont l'esthétique de l'objectivité tirait vers le minimalisme, Isabelle Boccon-Gibod, autodidacte et autonome dans sa pratique, a joué d'une même frontalité pour exprimer l'idée selon laquelle nos corps assemblés forment comme des architectures. Qu'en l'absence de sourire, le visage offre une neutralité d'expression singulière : les masques tombent et il ne reste qu'une nudité (une vérité nue ?) qu'il faut admirer et déchiffrer au-delà des apparences de tout jeu social. Ce principe de l'image d'une famille comme une structure assimilable à une façade dans laquelle les visages sont des fenêtres l'a guidée, sans pour autant qu'elle s'y limite.

La photographe

Isabelle Boccon-Gibod a commencé à utiliser la photographie lorsqu'elle vivait en Angleterre et s'y consacre largement depuis son retour à Paris en 2004. Elle a enseigné l'histoire de la photographie au Paris College of Arts, Centralienne, ancienne étudiante à la Columbia University, forte d'un parcours brillant dans l'industrie papetière, elle est aujourd'hui membre de plusieurs conseils d'administration d'entreprises industrielles. Elle mène en parallèle une carrière d'auteure : elle a publié *Fors intérieurs, rendez-vous avec des mathématiciens* (Leo Scheer, 2011), mention spéciale du prix d'Alembert (2012) puis *Entre leurs mains, enquête sur l'exercice du pouvoir* (Plein jour, 2014).

Structure est son deuxième ouvrage photographique, après **Sous les ponts, Paris**, paru en 2014 aux éditions Verlhac. Elle a exposé (photographies et vidéos) à Paris, Bruxelles et Haïfa.

L'auteur (introduction)

Daniel Mendelsohn a remporté en 2007 le **prix Médicis étranger** et le **Prix du meilleur livre de l'année (Lire)** pour son ouvrage *Les Disparus*. Ses dernières parutions (Flammarion) sont *Une odyssée : un père, un fils, une épopée* (2017) et *Trois anneaux* (2020). Pour **Structure**, il tisse des liens entre le travail d'Isabelle Boccon-Gibod et sa propre histoire familiale. Il n'est pas surprenant qu'un auteur tel que Daniel Mendelsohn ait été si ému par ces photographies de portrait, tant on peut affirmer, ici, que la littérature est une photographie sans images, et la photographie, une fiction sans mots.

IMPRESSION

Hemeria est associée à Printmodel® pour la production de ses ouvrages, et bénéficie de l'excellence d'un savoir-faire unique en matière de reproduction d'images sur supports imprimés.



RESPONSABILITÉ ENVIRONNEMENTALE

Hemeria n'utilise que des matériaux nobles et notamment du papier issu de forêts gérées durablement et produit en conformité avec les normes FSC et PEFC, afin de limiter son empreinte sur l'environnement. Hemeria participe au programme reforestACTION.

Contacts

Relations Libraires

Brigitte Trichet
brigitte@hemeria.com
+33 6 60 28 94 75

Isabelle Boccon-Gibod

Pour en savoir plus :
www.isabelleboccongibod.com

Extraits

Je me prends aujourd'hui à penser que j'aurais aimé voir les photographies du livre d'Isabelle Boccon-Gibod, *Structure*, il y a vingt ans ; j'aurais alors sans doute éprouvé du réconfort, voire un certain plaisir face au fouillis défraîchi et anonyme des photographies de ma famille, au lieu de me désoler des renseignements qu'elles ne pourraient jamais livrer. Dans cette nouvelle oeuvre puissante – une série de portraits de famille en noir et blanc, faussement simples et saisissants de solennité – Isabelle Boccon-Gibod réfute la nécessité même de cataloguer ou d'« identifier » les individus que l'on regarde. Daniel Mendelsohn, texte d'introduction de *Structure*, « Visages inconnus / Structures rédemptrices »

Elle, 5 juin 2020, à propos de la dernière exposition d'Isabelle Boccon-Gibod.

La plus éclectique. À l'image de ses vies plurielles – ingénieure, écrivaine, photographe –, Isabelle Boccon-Gibod explore à travers son objectif des écritures multiples. En témoignant ces trois séries : la première sur Sun City, ville de l'Arizona réservée aux retraités, prise au Polaroid (4) ; la deuxième, de vêtements jetés au sol comme des traces de vie sans corps, et la troisième, iris ou jacinthes irradiant à la chambre noire. Des images qui charrient un même parfum d'absence.

« ISABELLE BOCCON-GIBOD, DÉTACHEMENTS », jusqu'au 10 juillet, Le Salon H, Paris-6*.



ELLE

1

Visages inconnus / Structures rédemptrices

Daniel Mendelsohn

Traduction Isabelle D. Taudière

Voici une vingtaine d'années, dans une pièce baignée de soleil à Haïfa, je contemplais tristement un carton rempli de photos de famille défraîchies. Mon chagrin ne venait qu'en partie de ce que je savais du terrible destin des visages que j'avais sous les yeux. Ces visages, graves (comme tous ceux des portraits du XIX^e siècle et du début du XX^e) fixant solennellement l'objectif, semblaient flotter sur des corps agrippés à des dossiers de chaises cannées, ou figés devant des palmiers en pot – le *pater familias* à la barbe grisonnante coiffé d'une toque de fourrure, encadré par ses fils aux yeux noirs ; les jeunes couples tout juste mariés se tenant maladroitement par le bras, le souvenir des visites chez l'entremetteuse encore frais dans leur esprit ; quatre filles alignées derrière l'imposante jupe à tournure de leur mère, comme des canetons sur une mare – tous manifestement mal à l'aise, corsetés dans leur uniforme militaire, leur robe de mariée et leur manteau de fourrure prêt pour l'occasion, arborant qui avec embarras, qui fièrement leurs hauts-de-forme, plumes d'autruche et bottines ourlées d'une rangée de boutons.

J'avais fait le voyage à Haïfa pour voir ces photographies, dans le cadre de mes recherches sur l'histoire de ma famille restée en Pologne pendant la Seconde Guerre mondiale ; c'est pourquoi je n'ignorais rien de la destinée qui attendait certains de ces personnages que je dévisageais en ce jour d'été.

Mais si j'étais si triste, c'était surtout parce que je n'avais aucune idée de l'identité de ces gens – ce qui était d'autant plus frustrant que j'avais attendu quarante ans pour tenir ces photographies entre mes mains. Enfant déjà, quand j'avais commencé à interroger mes parents sur le passé de ma famille, je revenais de temps à autre à la charge, houpillant ma mère pour qu'elle sorte l'album photo qui avait appartenu à ses parents, qui bétrissait dans un carton à la cave et dont les pages de carton bouilli noires se désintégraient sous mes doigts impatients. Il y avait dans cet album quelques photographies de nos parents disparus pendant la guerre – ceux-là mêmes dont j'étais si curieux de savoir qui ils étaient et à quoi ils

ressemblaient puisque, bien entendu, ils avaient été effacés de la surface de la terre. Au dos de tous ces clichés, aussi bien les portraits de studio posés que les instantanés aux bords étrangement dentelés, il y avait deux types d'indications : les légendes tracées d'une écriture appliquée à l'encre par mon grand-oncle polonais lorsqu'il avait envoyé les photos à ses frères et sœur en Amérique (« Shmiel, Ester, Bronia, 1939 »), et les commentaires ajoutés bien plus tard par mon grand père, griffonnés en grosses lettres au feutre bleu : « ONCLE SCHMIEL ET SA FAMILLE, ASSASSINÉS PAR LES NAZIS. » Mais cette collection était encore bien maigre. À ce que m'en avaient dit de proches parents âgés au début de mes recherches, l'album que je devais vraiment consulter était celui de ma grand-tante Miriam, à Haïfa. Bien plus vieux que celui qui prenait la poussière dans la cave de ma mère, il contenait les photographies les plus anciennes de notre famille – des photos remontant au milieu du XIX^e siècle, de ma tante Miriam et son mari avaient ramenés de notre ville ancestrale de Pologne lorsqu'ils étaient venus s'installer en Palestine dans les années 1930, avant que la ville et tous ses habitants ne soient rayés de l'histoire.

Ainsi, quarante ans après ces premières approches, j'ai fait le voyage à Haïfa, et en arrivant dans l'appartement lumineux qu'habite désormais la fille de Miriam, aidé par elle à ouvrir le fameux album. Tout aussitôt, Bruria – qui ressemble étrangement à ma mère, sa cousine germaine – a sorti le carton qui renferme à présent toutes les photos de l'album de ma mère décédée ; l'album proprement dit, ces pages noires sur lesquelles des coins blancs avaient été collés, était demeuré longtemps tombé en lambeaux. D'une main tremblante, j'ai commencé à piocher délicatement dans les photos cornées et jaunies – mais en les retournant une à une, je constatai qu'aucune n'avait été légendée.

Plus jamais personne ne pourrait mettre un nom sur le moindre de ces visages – des visages anonymes, perdus à la postérité, comme s'ils n'avaient jamais été.

Abasourdi, assis sur le canapé de Bruria, j'exprimai bruyamment ma joie d'avoir enfin pu voir ces photos

de famille, ne voulant surtout pas laisser transparaître l'immense déception qui m'avait submergé à l'instant où j'avais compris qu'il me serait impossible d'intégrer ces magnifiques images à l'histoire que je voulais raconter. C'était un peu une deuxième mort pour ces gens-là, me disais-je – les jeunes filles alignées en rang d'oignon dans leurs robes blanches (qui étaient-elles ?), le patriarche avec sa toque de fourrure (qui ?) flanqué de ses fils obéissants (lesquels ?), le couple mal à l'aise, assis et debout, s'enlaçant et prenant fièrement la pose (pour qui ?), tous privés des récits qui, pensais-je, auraient pu sauver ces images en leur associant une histoire. Je continuai à farfouiller poliment quelques minutes dans le carton fragile, les photos en main comme un jeu de cartes, admirant les chapeaux, les bottines, les dentelles... Je repartis peu après.

Je me prends aujourd'hui à penser que j'aurais aimé voir les photographies du livre d'Isabelle Boccon-Gibod, *Structure*, il y a vingt ans ; j'aurais alors sans doute éprouvé du réconfort, voire un certain plaisir face au fouillis défraîchi et anonyme des photographies de ma famille, au lieu de me désoler des renseignements qu'elles ne pourraient jamais livrer. Dans cette nouvelle oeuvre puissante – une série de portraits de famille en noir et blanc, faussement simples et saisissants de solennité – Isabelle Boccon-Gibod réfute la nécessité même de cataloguer ou d'« identifier » les individus que l'on regarde. Au lieu de céder aux satisfactions narratives que j'avais autrefois espéré trouver dans l'album de Tante Miriam – les noms, les dates, les liens de parenté –, elle apporte une esthétique austère, tendue sur la pureté des formes et des tonalités qui, à l'examen, confère peu à peu à chacun de ces portraits un sens profond et unique, dévoile sa propre « identité » forte.

À première vue, ces images sont d'une simplicité trompeuse, presque sommaires : on pourrait en effet avoir le sentiment de feuilleter un quelconque album de famille. Une famille de cinq personnes, la mère assise devant le père, debout, encadrée de deux enfants, un autre agenouillé à ses pieds. Trois jeunes

femmes, toutes en chemisier blanc et jeans foncé, formant une pyramide, deux assises et une autre debout derrière elles. À l'arrière-plan, debout, une mère entre ses deux fils ; au premier plan, assis, son mari flanqué de leurs deux filles. Une femme debout, sa fille assise devant elle. Deux femmes assises côte à côte. La gestuelle de ces sujets, ainsi que les géométries que compose leur agencement – la pentade, la tétrade, la triade, la dyade –, dégagent généralement un conventionnalisme rigide qui tranche sur leurs tenues décontractées. (La plupart portent des jeans, des polos, des chaussures de tous les jours : l'effet de solennité ne tient pas aux détails mais à la structure des images.) Ainsi, pratiquement tous les personnages assis sont figés, les dos bien droit, les mains à plat sur les cuisses – pose qui rappelle la statuaire de l'Égypte antique, cette forme d'art la plus rigoureusement codifiée qui soit. Les couleurs sont encore plus strictement restreintes : Isabelle Boccon-Gibod limite essentiellement sa palette aux noirs (ou aux gris très foncés) et aux blancs – comme si même les gris plus atténués pouvaient compromettre la pureté des images.

On pourrait donc être tenté de penser que le titre de cette oeuvre percutante renvoie simplement à l'esthétique apparente des images proprement dites : à ces éléments primaires satisfaisants que sont la forme et la tonalité, réduits ici à leur plus simple expression, et que nous nous plaisions à associer aux structures sous-jacentes des choses. Or, ne perdons pas de vue que nous sommes la face à des photos de famille. Au-delà de ses qualités esthétiques, *Structure* doit sa résonance à la charge émotionnelle que crée le déploiement des éléments esthétiques – ces manipulations subtiles des formes et des couleurs qui, d'un groupe à l'autre, poussent l'observateur à bâtir un récit fantôme sur les sujets, sur la structure de leurs rapports. D'un portrait au suivant, page après page, on ne peut s'empêcher de se demander qui sont ces gens. Non en s'interrogeant, comme je le faisais de mes ancêtres en chapeau ou toque de fourrure dans l'album de Tante Miriam, sur leur place dans un arbre généalogique ou leur rôle dans les histoires familiales que j'avais

J'ai observé, chemin faisant, que les contraintes techniques et formelles choisies pour ce travail me permettaient de tenir à distance l'émotion importante que chacune des séances me procurait.

Puisse *Structure*, au-delà de ce que chacun y projettera librement, illustrer comment la douceur peut émerger de la rigueur et le formalisme épouser l'émotion.

Isabelle Boccon-Gibod, à propos de son travail *Structure*, mené sur 3 ans de 2017 à 2019.



